

Les clapotis

Extraits d'*Un rien me tue*, en préparation

Bianca Côté

Number 69-70, Fall 1996

La mémoire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14831ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Côté, B. (1996). Les clapotis : extraits d'*Un rien me tue*, en préparation. *Moebius*, (69-70), 163–167.

BIANCA CÔTÉ

Les clapotis

(extraits d'*Un rien me tue*, en préparation)

Le son des feuilles

Une mère entre dans le carré de sable avec sa petite fille. Une pelle, deux râteaux, trois châteaux. Sa jupe sculpte ses hanches. Comment s'y prend-elle pour jouer? Elle se penche, l'ourlet, elle aura à le reprendre. Une simple couture ce soir après le bain de l'enfant. Sortir la machine à coudre, suivre la route, et se piquer le doigt.

Bientôt l'automne. S'envoyer balader dans les feuilles mortes. À dix ans, je construisais des montagnes de feuilles pour pouvoir m'abandonner. Chuter.

Sur la glissade, un gaillard de douze ans. *Je suis le plus fort, alors tassez-vous.* Ce n'est jamais le tour du petit qui reste sur place, résigné. Enfin, c'est à lui, il n'ose pas descendre, le sable en bas lui fait peur, les copains en arrière attendent, étrangement patients. Sauf le grand qui lance: *Attends-tu la fin du monde?*

Il bondit devant moi: *Je suis Hulk, je peux te tuer.* Je réplique *Mais... on ne joue pas dans le même film.* Hulk s'éloigne en souriant.

Une enfant sur une balançoire crie: *Pousse-moi plus haut. Amène-moi au ciel avec papa.* La mère est troublée, la petite fille lui prend la main et tente de la distraire: *On va aller manger des tartines à la maison.*

Lorsque, gamine, je marchais vers le parc, m'apparaissaient tout d'abord les jeux de blocs, immenses.

Ensuite les escarpolettes, amovibles. Seuls les jeux de blocs ne disparaissaient pas l'hiver venu. Ils me promettaient des heures de plaisir. Grimper, glisser, galoper. Sur la poutre, se tenir en équilibre le plus longtemps possible.

Les dimanches d'ennui, j'allais dans la cour d'école, passais devant ces portes que les élèves ne franchissaient jamais. Lorsque la cloche sonnait, les plus petits puis les plus grands entraient deux par deux par la porte arrière. Pour le parc, merveille, aucune porte.

Saint François

28 septembre. Cette date m'est venue en rêve. Plusieurs fois. Télévision, marche, journal. À quoi la rattacher? J'ai ouvert le réfrigérateur et sur la pinte de lait, la date d'expiration est apparue. Alors je suis allée au café.

Pendant l'été, mon journal préféré a failli ne plus exister. *Le Devoir*, ses pages ornées de rouge. Ici, presque chaque homme lit ce quotidien. Longtemps. Gagné par la lenteur. Si l'un d'eux pouvait me feuilleter, me déplier.

La vapeur s'échappe des tasses. Vides.

À mon tour je prends le journal, une chroniqueuse raconte sa visite — son observation participante — à une boulangerie artisanale. Une nuit à attendre que la pâte chante en même temps que le jour. Gruyère, abricots, raisins, tout devient possible avec le pain. Le boulanger semble posséder une telle qualité d'attention. Parfois, il évoque le saint de la ville d'Assise, avec sa ceinture lâche. En secret, je l'appelle saint François de Fabre.

Rompre le pain, qu'il nous appartienne en propre. Revenir chez soi et échapper des miettes.

La seconde maison

Les habitués franchissent le seuil le casque à la main, le bas de leur pantalon enroulé jusqu'aux chevilles ou enserré dans des pincettes d'acier. Leur ventre est rarement replet, la bicyclette a su effacer les plis. Ils possèdent cette beauté capable de suspendre le temps, close sur elle-même, sans faille à taquiner.

Parfois, dans ma vraie maison, je me surprends à m'ennuyer de leur façon de se passer de parole, le silence suffit à les souder ensemble. Présents l'un à l'autre. Ils crachent les rires comme des groseilles trop amères. Se débarrassent de leur joie. La confondent-ils avec la nostalgie?

Ils commencent par raconter une anecdote en français puis terminent dans leur langue. Leur présence tient à cela. Ailleurs, pour eux, est une promesse perdue.

La mascarade

Dans une rue parallèle, un homme en salopette fait peur aux enfants... ravis. Il se poste près de son œuvre, une gigantesque sculpture suspendue. Je le félicite, il a hypothéqué son week-end pour fabriquer cette forme tentaculaire qui éblouira les enfants. Des citrouilles-lampions, des flocons de fantôme, un balai et... *une belle sorcière*, ajoute une petite fille. *Oui, une sorcière réussie*, commente la grande personne à ses côtés.

Je me souviens des échoppes de tissus sur la rue des Italiens. Du plaisir que ma mère prenait à toucher chacun d'eux. Je la suivais, m'éloignant un peu lorsqu'elle s'indignait du prix du velours au rouleau et proposait un «compromis». Me rapprochais lorsqu'elle me décrivait ma future cape de mousquetaire. Ses doigts inventaient l'Halloween...

Bientôt, un dragon sonnera à ma porte, je prendrai un air effarouché et lui offrirai un sac-

surprise. Glisserai quelques sous dans la boîte orange : deux ou trois enfants boiront en Bolivie et d'autres sauront peut-être compter.

Vermeer et moi

Les canards ont été placés dos à dos. Le propriétaire ne salue pas les clients. Hier, il s'est trompé dans mon addition. Égoïstement, je souhaite que cette tristesse ne résulte pas de problèmes financiers. Que deviendront les habitués?

Je remarque les objets comme si c'était la dernière fois. Près de la fenêtre, une jardinière en macramé. La jute tressée a laissé filer le temps, me voilà projetée des années en arrière. L'impression d'habiter une maison de campagne. Cette tranquillité...

Et Vermeer. Je note seulement maintenant le lien organique entre l'immense portrait de Jutra et *La jeune fille au turban*, sur l'autre mur. L'une se dévoile, l'autre se retient. Ils semblent se demander où... est le sens? Il se pose la question à lui-même. *Je cherche le sens*. Elle, à l'autre. *Trouve le sens avec moi...*

J'examine à nouveau la photo du cinéaste. À l'époque de *La dame en couleurs*, il frôle la cinquantaine. Son air soucieux, une histoire. Impossible à déchiffrer. Il ne me vient qu'une question: *Qui donc pleure ainsi en lui?*

La chanson interdite

Une religieuse passe dans la rue. Je me rappelle le très grand silence qui résonnait sur le parquet ciré du couvent. Curieux, ce soir, on fête la Sainte-Catherine. Au restaurant, rien n'y paraît. J'aurais espéré quelques papillotes de tire bien dure, des rires rebelles. Le silence règne, est-ce la nouvelle façon de célébrer? Une jeune fille qui n'a pas encore atteint l'âge fatidique met ses écouteurs. Traîne avec elle un assortiment de cassettes qu'elle retourne toutes les demi-heures.

Chaque fois que je m'offre un repas au restaurant, je choisis un nouveau livre... corollaire obligé du demi-litre de vin. Si quelques olives farcies redonnent quelque vigueur à la luzerne anémique, je m'avoue presque heureuse. Un mur de brique où mon regard peut se perdre et le bonheur affiche complet.

Difficile de deviner d'avance quel livre accompagne le mieux la pulsation du repas. Un roman policier? Une biographie? Lorsque j'en ai perdu le souvenir, j'achète un livre déjà lu, pour en retrouver le miel. Un livre ample comme une plaine couverte de trèfles.

Mes efforts restent vains: ce soir, je fais fi de la liberté d'expression; on devrait interdire «Avec le temps» dans les restaurants...